

Les dames bourgeoises dans le Paris du péché sans faute. La corruption de la dévotion chrétienne dans l'œuvre prévostienne

Jordi Luengo López¹

Recibido: 11/03/2022 / Aceptado: 29/07/2022

Résumé. Cette étude vise à analyser comment Marcel Prévost (1862-1941), écrivain décrit comme un « érotique chrétien », montre les différentes manières que les femmes avaient de comprendre et vivre la religion. On pourra y constater qu'il n'était pas rare que les dames bourgeoises satisfassent leur désir libidineux dans le confessionnal même, ni qu'elles se rendent à l'église pour se laver de leurs péchés et ainsi pouvoir transgresser à nouveau la norme, comme des Aphrodites modernes. On y trouvera aussi des religieuses qui ne respectent pas la morale chrétienne et des prostituées qui, au contraire, seront un exemple de conduite. Toute une série de divergences de comportement qui confèrent aux récits de Marcel Prévost une identité particulière et démontrent que l'ange du foyer inventé par le discours patrimonial n'était rien d'autre qu'une entéléchie éloignée de la réalité de la société parisienne de son époque.

Mots clés : Marcel Prévost ; dames bourgeoises ; dévotion chrétienne ; péché ; érotisme.

[es] Las damas burguesas en el París del pecado sin culpa. La corrupción de la devoción cristiana en la obra prevostiana

Resumen. El presente estudio pretende analizar cómo Marcel Prévost (1862-1941), escritor descrito como un “erótico cristiano”, muestra la variopinta forma que tenían las mujeres de entender la religión. En él podrá constatarse que no eran pocas las damas burguesas que satisfacían su libidinoso deseo en el mismo confesionario; ni tampoco menos en número las que acudían a la Iglesia para que se las eximiera de sus pecados, pudiendo así, como Afroditas modernas, volver a transgredir la norma; y el modo en que la corrupción de algunas monjas se contradecía con la férrea moral cristiana de ciertas prostitutas. Toda una serie de divergencias conductuales con las que Marcel Prévost otorgaba un particular sello de identidad a sus escritos, demostrando, en ellos, que la idealidad del ángel del hogar no era más que una entelequia que se alejaba de la realidad de la sociedad parisina de su tiempo.

Palabras clave: Marcel Prévost; damas burguesas; devoción cristiana; pecado; erotismo.

[en] Bourgeois Ladies in the Paris of Guiltless Sin. The Corruption of Christian Devotion in Prevostian Literature

Abstract. The aim of this study is to analyse how Marcel Prévost (1862-1941), described as an “erotic Christian” writer, depicted the varied ways in which women understood religion. In his works, a number of bourgeois ladies satisfied their libidinous desire in the confessional. An equal number went to Church to be forgiven for their sins, thus allowing them, in the manner of modern Aphrodites, to transgress the norm once again. His writing also depicted the way in which the corruption of some nuns contradicted the strong Christian morality of certain prostitutes. A whole series of behavioural divergences that were the hallmark of Marcel Prévost's writing, which showed that the idealised notion of the angel in the house was nothing more than a fantasy, far removed from the reality of Parisian society as he knew it.

Keywords: Marcel Prévost; bourgeois ladies; Christian devotion; sin; eroticism.

Sommaire : Introduction. 1. Usage et abus du pardon divin. 1.1. Vice, corruption et renaissance sans faute des dames bourgeoises. 1.2. Recours à l'église pour obtenir pardon et absolution. 2. Rôle et comportement des religieux : complicité et concupiscence. 2.1. À la recherche d'une connivence avec des prêtres permisifs. 2.2. La tentation des hommes de Dieu : la trahison des préceptes divins. 3. Les femmes bourgeoises à la recherche de la rédemption divine. 3.1. Devenir religieuse : voie directe pour se détourner d'une vie de péché. 3.2. L'esprit chrétien des prostituées : la morale dans le péché. Conclusion.

Cómo citar: Luengo López, J. (2022). « Les dames bourgeoises dans le Paris du péché sans faute. La corruption de la dévotion chrétienne dans l'œuvre prévostienne ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 37, Núm. 2 : 257-265. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.80921>

¹ Universidad Pablo de Olavide, juengol@upo.es

Introduction²

La tendance à classer Eugène Marcel Prévost (1862-1941) dans la catégorie de moraliste est présente chez plusieurs auteurs, comme André Rivoire (1872-1930), Jules Bertaut (1877-1959) ou Gaston Rageot (1871-1942)³, qui s'accordent à considérer que si l'écrivain parisien expose les vices de l'époque, c'est surtout pour trouver des solutions afin de les éliminer. Jules Lemaître (1853-1914), nonobstant, remarque un penchant érotique chez l'écrivain⁴, et c'est pour cela qu'il qualifie Prévost de « chrétien érotique » (Bertaut, 1904 : 29-30 ; Luengo, 2022 : 519). Idée soutenue, en outre, par les chercheurs qui travaillent sur l'œuvre de l'écrivain français lorsqu'ils décrivent sa production littéraire. Toutefois, cet érotisme, comme le souligne José Ignacio Velázquez (2004 : 223), est de nature plutôt physiologique que psychologique⁵, étant donné que Prévost attire l'attention du lecteur-voyeur à travers un texte dont les images sont générées par le désir de l'auteur. En bon observateur de la réalité qui l'entoure, oisive et bourgeoise, Marcel Prévost excelle dans l'analyse des mœurs, des mentalités et des vices de la classe sociale à laquelle il appartient.

Cette flânerie prévostienne se manifeste lors de l'analyse que l'écrivain fait de la dualité de l'élément féminin dans ses récits. La représentation des femmes est basée sur une contradiction omniprésente entre la figure de la sainte et celle de la pécheresse. Tous ses personnages féminins oscillent donc constamment entre ces deux dimensions interprétatives, marquant ainsi une série de modèles de conduite pour les demoiselles bourgeoises. Cette lutte identitaire qui entraîne les femmes à devoir choisir entre l'une des deux figures, selon les circonstances auxquelles elles sont exposées. Christine Petcoff remarque que cette ambivalence identitaire est un élément caractéristique du discours de l'écrivain : « la femme est à la fois pécheresse et vierge égoïste ; elle traîne l'homme noble dans la boue ou tente de s'affranchir de son pouvoir. En fait, quoi qu'elle fasse, la femme a toujours le mauvais rôle » (Petcoff, 1992 : 3-4). Ainsi, la bienséance établie par les consignes patrimoniales⁶ n'est point respectée par les dames et demoiselles⁷ de la haute société. Au contraire, elles la transgressent.

En permanence, l'écrivain utilise la stratégie de cette double figure de la femme, à mi-chemin entre ange et démon, entre conformisme et avant-garde. Cependant, il affirme que ces deux postures ont toujours existé chez l'être humain et, tout particulièrement chez la jeune fille moderne du début du XX^e siècle. Le refus de l'auteur de situer ces dames et ces demoiselles sur un plan identitaire ou sur un autre le conduit à les placer dans un espace-frontière entre deux mondes comportementaux. Un lieu qui devient encore plus complexe lorsque l'on analyse les réactions adoptées par ces femmes face à la religion. Les préceptes chrétiens ne sont pas aussi solides que l'on peut le croire, puisque les égarements de conduite se manifestent également chez les religieux et religieuses.

Dans cet « intermonde » de moralité féminine, la dualité de modèles identitaires est aussi à l'œuvre chez les prostituées. En effet, pour la mentalité bourgeoise bien-pensante de l'époque, elles ne sont en théorie rien d'autre que des démons pour l'honnête homme de la famille chrétienne. C'est pourquoi la meilleure façon de discréditer une femme est de la traiter de prostituée, celui lui ôtant tous les attributs associés à la représentation de la femme selon les mentalités bien-pensantes de l'époque. Marcel Prévost, nonobstant, connaissant cette « double moralité », bouleverse les termes interprétatifs inventés par l'imaginaire collectif bourgeois en les déplaçant vers ces mères, dans le but de montrer l'ange qui, selon lui, réside en elles.

Tout au long de cette étude, on abordera chacun des cas décrits ci-dessus, tous révélés dans les récits prévostiens, pour montrer cette dualité de comportement chez les femmes contemporaines de l'écrivain parisien. Une conduite que l'on observe dans la relation qu'elles ont avec l'Église, ainsi que dans la manière dont elles interprètent la dévotion chrétienne. Le but est donc de démontrer que les idées préconçues par le discours patrimonial ne sont pas que des entéléchies qui s'éloignent de la réalité vécue, mais elles sont aussi le reflet de celle de la société française de l'époque. Afin d'atteindre cet objectif, nous allons analyser comment les confessionnaux étaient des lieux sacrés auxquels les femmes avaient recours pour se dépêtrer du sentiment de culpabilité d'avoir péché pour retourner ensuite à cet acte dès qu'elles sortaient de l'enceinte de l'église. Les « directeurs de conscience » à leur tour, parfois, cherchaient à séduire ces femmes, mais leur indulgence se fondait notamment sur la « stratégie visant à influencer les familles bourgeoises pour accéder » à des ressources financières et sociales. Accéder ou conserver, parce que ces religieux étaient souvent issus des mêmes élites sociales (Muller, 2019 : 101). Au-delà de cet objectif ultime de l'Église, nous prétendons insister sur le fait que les femmes savaient aussi profiter de cette circonstance en renforçant cet échange entre l'indulgence divine et l'accord de pouvoir dans les élites pour se libérer de tout contrôle d'autrui.

² Cette étude a été réalisée dans le cadre du Groupe de Recherche PrometeoGV2020-050, et du Projet de Recherche *Les réseaux : (d)écrire les liens, (d)écrire les structures* du Centre de Recherche sur l'Espagne Contemporaine (CREC) (EA2292) de l'Université Sorbonne-Nouvelle – Paris 3.

³ Gaston Rageot disait que Prévost avait comme principe la maxime suivante : « Vivez d'accord avec les lois de la société. Il n'est pas de bonheur hors des sentiers battus » (Rageot, 1904 : 363).

⁴ Marcel Prévost (1908a : 4), cependant, dans la dédicace initiale de *Nouvelles Lettres de femmes* qu'il adresse à une « lectrice inconnue », explique que sa façon d'aborder toutes les questions concernant l'amour n'est pas libertine, mais plutôt ironique et romanesque.

⁵ Dans *Le jardin secret*, notre écrivain indique que ce n'est que lorsque l'amour-spirituel s'installe dans l'esprit que l'excitation de la joie physique envahit le corps. Il demande alors à ses lectrices d'être patientes (Christiansen, 2017 : 22-40 ; Petcoff, 1992 : 178 ; Prévost, 1906d : 63).

⁶ Dans le discours patrimonial, selon Alain Corbin (1998), les femmes étaient considérées comme une propriété privée, surtout dans la conception bourgeoise de la vie. Ce discours était soutenu par l'Église, enclave morale, mais aussi politique et économique à partir de laquelle l'ordre social était maintenu.

⁷ Lors de cette analyse, nous allons utiliser les termes *dame* et *demoiselle* afin de respecter le style narratif de Marcel Prévost.

1. Usage et abus du pardon divin

1.1. Vice, corruption et renaissance sans faute des dames bourgeoises

Marc Angenot (1983 : 337-338) indique que l'écriture de Marcel Prévost s'inscrit dans une *littérature boulevardière* qui dépeint les femmes des loisirs nocturnes et urbains de l'époque avec toutes ses perversités. Prévost offre en effet une vision mondaine d'une haute bourgeoisie parisienne aux ambitions de noblesse. Cette société est soucieuse d'entretenir une certaine image qui permette à ses membres de conserver leur position sociale dans les hautes sphères de la Ville Lumière. C'est dans ce monde oisif et improductif que l'écrivain nous montre au fil de ses œuvres comment les *jeunes filles du monde*⁸ tombent facilement dans le vice – il est important de préciser que dans la littérature de Marcel Prévost, « chrétien érotique », la notion de *vice* est étroitement liée aux relations sexuelles. *Les demi-vierges* est en ce sens l'œuvre la plus représentative de cette dégénérescence morale des jeunes bourgeoises. Un récit où des « femmes vicieuses » profitent des plaisirs des relations sexuelles tout en conservant leur hymen intact pour s'assurer un mariage avantageux au sein de leur classe sociale. Les comportements et attitudes de ces demoiselles génèrent alors une atmosphère empreinte de vice dans les salons parisiens. Il s'y respire un climat de corruption, de vulgarité, d'infidélités⁹, de perversion, d'artifices et autres vices rhizomatiques de l'oisiveté. D'après Prévost, la capitale française produit un effet très particulier sur les classes bourgeoises, et notamment sur les demoiselles, puisqu'elle calme les nerfs¹⁰, émousse l'esprit et anesthésie les individus qui la constituent (Prévost, 1907c : 34). Ce monde si confortable conduit celles et ceux qui vivent sous son influence au vice et à la perversion.

À la lumière de ce qui précède, il est impératif de rappeler la scène provenant de la mythologie classique dans laquelle Aphrodite se baigne dans la mer pour retrouver sa virginité après avoir eu plusieurs rencontres amoureuses (Baring, Cashford, 2005 : 407). De cette façon, si les velléités du destin, ou le désir charnel qui peut s'éveiller en elle, l'amènent à céder à ses pulsions érotiques, elle n'a pas à redouter d'entacher sa réputation de douce et chaste donzelle, étant donné qu'elle peut redevenir vierge autant de fois qu'elle le souhaite. Nous ignorons si cette renaissance immaculée de la déesse est seulement physique ou si son esprit efface aussi l'expérience de l'acte sexuel lui-même et les plaisirs qu'il aurait pu lui apporter. Dans cette optique, et en extrapolant le récit mythologique, les femmes bourgeoises de la période interséculaire se rendent elles aussi, lorsqu'elles commettent quelque infidélité qui salisse leur réputation, dans un lieu pur afin de se « laver » de leur faute et de revenir sur le droit chemin. Bien qu'elles ne puissent pas retrouver leur virginité physique¹¹, elles peuvent, tout au moins en esprit, se sentir à nouveau immaculées. L'Église propose cette incantation fictive pour que les dames bourgeoises puissent trouver la tranquillité, le pardon et le soulagement à leurs tourments. Un lieu où elles se rendent « religieusement » pour révéler leurs secrets au Tout-Puissant et au prêtre qui reçoit leurs confessions. Le religieux, d'une manière générale, connaît ses paroissiennes. Il est donc au courant de leurs déboires sexuels et l'absolution devient une action habituelle et sans surprise.

1.2. Recours à l'église pour obtenir pardon et absolution

Notre écrivain mentionne dans son œuvre littéraire de nombreux endroits de la ville de Paris où les femmes issues de la bourgeoisie et de l'aristocratie ont l'habitude de se rendre dans un but cathartique : le Gesù de la rue de Sèvres sur le faubourg Saint-Germain, l'oratoire dominicain de l'avenue Friedland près des Champs-Élysées, les barnabites¹² de la rue Legendre à la plaine Monceau, la chapelle rococo de la rue de Turin dans le quartier de l'Europe, la chapelle des rédemptoristes près de la rue de Berlin¹³, la chapelle de la rue Saint-Petersbourg et celle de l'avenue Hoche, qui, selon les on-dit, se remplit le samedi de femmes qui se réunissent pour se reconforter mutuellement¹⁴ comme s'il s'agissait d'un acte social (Prévost, 1906a : 5, 8, 54 ; Christiansen, 2015 : 38-49 ; Luengo, 2017 : 202). Marcel Prévost souligne l'énorme affluence de ces femmes dans ces églises pour se confesser, même si le confessionnal est

⁸ D'après l'alter ego de Prévost dans *Les demi-vierges*, Hector Le Tessier, les *jeunes filles du monde* sont le plus fidèle reflet de cette société oisive (Prévost, 1907c : 28-29).

⁹ Prévost expose les conséquences de cette attitude oisive des femmes bourgeoises qui les conduit à l'infidélité dans le « Journal de Simone », repris dans *Lettres de femmes*. Il y reproduit la pensée d'une jeune épouse qui tient son enfant, fruit d'une infidélité, dans ses bras : « Pauvre petite ! te voilà venue au monde bien tristement, avec l'estampille d'un mensonge. Tu es née du caprice combiné d'un Parisien égoïste et d'une Parisienne désœuvrée » (Prévost, 1906a : 74-75).

¹⁰ En outre, dans *L'automne d'une femme*, le Dr. Hœflich avoue à son patient, Maurice Artoy, ne pas être surpris de l'état fébrile de ce dernier. La cause en était un long séjour à Paris, qui avait généré un certain déséquilibre des nerfs. Il y menait un vie débridée et libidineuse, puisqu'il était accroché à des lieux de loisirs nocturnes comme *Mabille*, la *Grande-Chaumière* et *Les Frères Provençaux*. La situation de sevrage dans laquelle il se trouvait expliquait son état dépressif (Prévost, 1906c : 69).

¹¹ Dans le *Bulletin de la Société Française de Prophylaxie Sanitaire et Morale*, cependant, M. Paul Grillon notait qu'il connaissait une femme qui tenait un commerce dans lequel se rendait un praticien qui pouvait recréer les hymens rompus : « c'était un homme très habile, il était arrivé à produire jusqu'à 7 hymens successifs chez une même femme, qu'elle revendait successivement à tous ses clients » (Emery, 1907 : 11). Nous imaginons que cette pratique consistait à reconstruire un hymen à partir d'un autre hymen artificiel, qui pourrait d'ailleurs être réutilisé.

¹² Ordre des clercs réguliers de Saint Paul.

¹³ Dans *Les demi-vierges*, Mme Gravier se rend à la chapelle de la rue de Turin pour prier pour l'âme de Mathilde Duroy. Elle explique à Étienne Duroy, la fille de cette dernière, que pour soulager « les peines de l'âme », elle pouvait toujours venir en ce lieu et se confesser au père de Rigny (Prévost, 1907c : 75).

¹⁴ Marcel Prévost commente dans *Mademoiselle Jaufre* que les femmes avaient recours à la prière commune pour gagner en courage et se consoler momentanément (Prévost, 1907a : 76).

occupé. Il explique que l'aumônier crée alors une atmosphère propice à la confession : il tamise la lumière des lampes d'un voile fin, baisse les yeux au sol et « se les cache » afin de ne pas regarder en face la pénitente révéler ses fautes. C'est ainsi que le père Huguet accueille Julie Surgère dans la chapelle de la rue de Turin où elle lui confesse son amour pour le jeune Maurice Artoy.

L'auteur décrit la sensation produite à la vue de ces dames agenouillées face à l'autel, en train de se confesser :

Il est bien rare, hors même les heures d'offices, que les bancs de la chapelle soient vides, et qu'une silhouette de Parisienne ne s'encadre pas entre les agenouilloirs et les mains-courantes. Elles y viennent volontiers à pied, comme à un mystérieux rendez-vous qu'il vaut mieux tenir secret entre Dieu et soi. Quelle femme dans le monde, à Paris, n'a connu ces brusques à-coups de piété, ces retours subits à la dévotion dans l'effacement d'un déboire de cœur ? Oh ! les étranges grâces qu'implorant ces mains gantées, entre-closes comme un livre sur les visages voilés, et quels parfums suspects doivent monter au ciel avec les flammes des petits cierges fichés sur les ifs de l'autel ! Quels appels désespérés vers l'amour en fuite se mêlent aux sincères éjaculations du remords ! Et comme il faut là-haut un Dieu indulgent et intelligent pour trier le bon grain parmi tant d'ivraie ! (Prévoist, 1906c : 5-6).

Tous ces lieux de culte, comme le souligne Julie Surgère¹⁵ dans *L'automne d'une femme*, gardent toujours leurs portes ouvertes à toutes celles qui souhaitent se confesser à l'abri des regards indiscrets qui pourraient les reconnaître. La dame bourgeoise infidèle entre dans le temple sacré pour demander un pardon qui rachète ses péchés, car elle cherche à effacer en elle tout sentiment de culpabilité et à retrouver la pureté d'avant l'acte peccamineux (Prévoist, 1907a : 121). Cette action lui permet en outre de redevenir, aux yeux de la société, une femme honnête et bonne chrétienne. Ce comportement est souvent relaté par l'écrivain français qui souligne cette attitude comme un abus du pardon divin. D'ailleurs, de nombreuses femmes agissent de manière mécanique, sans la conviction religieuse qui, selon le discours dominant, devrait guider leurs actes¹⁶. Ainsi le fait de demander pardon devient-il un complément à celui de pécher. La femme peut alors réitérer ses infidélités, puisqu'elle en est, au fur et à mesure, absoute.

Nous le constatons dans *L'heureux ménage* lorsque Cécile Royaumont se rend à l'église afin que son « directeur de conscience » – l'aumônier de la chapelle qu'elle fréquente – absolve ses péchés, surtout celui de tromper son mari. Remarquons que son époux, à l'instar de tous les hommes de son cercle social, lui est souvent infidèle, mais ne ressent pour autant ni le besoin ni l'obligation de se confesser (Prévoist, 1907d : 51). Ceci nous démontre que les préceptes moraux établis par la doctrine chrétienne ne sont pas les mêmes pour les hommes que pour les femmes. La réflexion formulée par Mme Royaumont suite à la visite de sa belle-sœur en est un exemple :

Les « consolations » que goûte Thérèse m'étant interdites par mon tempérament – il me reste, comme elle dit, la piété. J'ai un bonhomme de directeur à cheveux blancs, qui, trois ou quatre fois par an, écoute mes péchés et les absout en latin. Au début de ma vie conjugale, je lui aurais assurément narré ma misère ; je l'aurais consulté sur le cas de Paul et de Mlle Fürst. Mais c'est d'une épreuve que je ne tente plus depuis longtemps. Je sais ce qui me serait répondu. Mon mal est chronique ; j'ai gardé l'ordonnance et je sais par cœur la consultation du pieux médecin :

– Mon père, j'ai un mari qui me trompe.

– Vous êtes fort à plaindre, ma fille. Offrez à Dieu cette épreuve (Prévoist, 1907d : 51).

Thérèse Ducourt-Royaumont, connaissant son frère, conseille à sa belle-sœur, Cécile, de répondre aux infidélités de son époux en faisant de même. À son tour, Mme Ducourt-Royaumont se tourne vers la jeune fille pour qu'elle la console d'un chagrin d'amour. Elle est en larmes et serre dans ses mains un mouchoir mouillé. Elle raconte que son amant, Julien Lavertigue, ministre plénipotentiaire intérimaire et député dans la région du Lot, la trompe avec une jeune femme juive en même temps qu'il trompe sa femme avec elle. Cécile s'étonne de sa propre réaction, car au lieu de la répudier, elle l'encourage au contraire à poursuivre son aventure adultère. Le fait de se voir réagir de la sorte trouble l'esprit de la femme bourgeoise. Lorsqu'elle demande conseil au prêtre, celui-ci lui répond de rester avec son mari, car c'est ainsi que, selon lui, la Providence l'a prévu, et ce, malgré le comportement abject de son époux.

En ce sens, il est intéressant de voir comment les héroïnes prévostiennes, qui pour la plupart se déclarent bonnes chrétiennes, jouent, en réalité, un double jeu : lorsqu'elles confessent s'être écartées du droit chemin auprès d'un ministre de l'Église, elles se montrent comme des créatures pures qui endurent les infidélités de leurs maris. Autrement dit, elles artialisent leur environnement moral en insérant des consignes patrimoniales à leur existence libidineuse.

¹⁵ Marcel Prévoist (1906c : 7) précise que lorsqu'elle priait, les yeux de Mme Surgère se chargeaient du repentir innocent d'une enfant. Une innocence enfantine que la dame voudra retenir en elle pour se montrer devant Dieu et son représentant sur terre. Elle souhaite faire comprendre que, indépendamment du péché qu'elle a commis – qui est toujours de nature charnelle dans le discours prévostien –, elle continue à être cette petite enfant désireuse de faire le bien.

¹⁶ C'est aussi le cas de Chonchette, qui demande à Dieu que Louise Morland l'aime de nouveau, étant ainsi infidèle à Jean d'Escarpit. Elle formule cette demande de manière mécanique, sans piété et presque sans aucune foi (Prévoist, 1905 : 29). Julie Surgère, au contraire, après avoir vu son amant, Maurice Artoy, en Allemagne – en route vers Villa Teutonia –, se sent heureuse et remercie Dieu (Prévoist, 1906c : 79). À ce moment-là, elle situe le divin sur un plan éminemment terrestre, ce qui est d'ailleurs une attitude discordante en soi.

2. Rôle et comportement des religieux : complicité et concupiscence

2.1. À la recherche d'une connivence avec des prêtres permissifs

Au fil du temps, comme on le constate dans *Cousine Laura*, les prêtres deviennent de véritables « gens du monde » à force d'écouter les confessions des femmes bourgeoises (Prévost, 1906d : 17). Les infidélités amoureuses, les relations homoérotiques, l'inceste entre frères et sœurs, les flirts des *lollitas* aguicheuses ou les pratiques sexuelles sans perdre la virginité sont pour l'auteur une conséquence directe des caprices érotico-amoureux des femmes bourgeoises. L'écrivain parisien expose différentes scènes afin de dénoncer les déviances morales de ces femmes ainsi que de certains religieux qui s'écartent des préceptes chrétiens :

- a) Le lesbianisme. Dans le récit *Chonchette*, par exemple, la protagoniste éponyme confesse son amour pour Louise à un prêtre qui lui demande « jusqu'où [elles avaient] été » (Prévost, 1905: 30). L'aumônier laisse entendre par là qu'il est au courant des pratiques lesbiennes qui ont lieu dans les pensionnats et les couvents.
- b) *L'adultère*. Les confessions d'infidélité, qui sont une révélation des plus courantes dans les églises, viennent aussi bousculer et alimenter les représentations des prêtres. Ainsi, dans *L'automne d'une femme*, Mme Surrière confesse au curé son infidélité avec le jeune associé de son mari, Maurice Artoy (Gille, 1893 : 56-62).
- c) *La prostitution nocturne*. Marcel Prévost nous donne à voir que les prêtres sont avertis et informés des dangers qu'implique la fréquentation de certains lieux dits amoraux. En effet, dans *Cousine Laura*, ce sont les jésuites qui font l'éducation de Henri Nodier, ils savent donc de fait ce qui se passe dans les arrière-salles des opéras, lorsque des chanteuses proposent leurs performances au service des hommes et de leur plaisir (Prévost, 1906b : 17).

Dans les récits de Marcel Prévost, la dame bourgeoise chrétienne a l'habitude d'écrire dans son journal intime ou d'envoyer des lettres à sa meilleure amie pour soulager sa conscience, mais elle recourt aussi très habituellement, voire d'abord, aux conseils dispensés par le curé dans le confessionnal. C'est depuis cet habitacle réduit que l'Église conditionne la volonté du collectif féminin, en centrant son attention sur tout ce qui concerne, de près ou de loin, la question sexuelle (Bernos, 2007 : 109). L'idée selon laquelle les relations intimes doivent exclusivement servir à la procréation est la principale consigne de l'Église à ses paroissiennes. Cependant, certaines femmes bourgeoises ne souhaitent pas que ce message arrive aux oreilles de leurs filles et petites-filles, car elles conçoivent l'acte sexuel comme totalement sain et naturel, tant qu'il a lieu dans le cadre du mariage. Nous retrouvons ces éléments dans la lettre écrite par Mme la baronne de Carnoules au prêtre Jobin, confrère des Missions d'Afrique. Elle lui dit vouloir que sa petite-fille Lucienne jouisse du sexe sans entrave dans son mariage, sans aucune des restrictions imposées par le missionnaire, tel que le fait que toute lumière doive être soigneusement éteinte, que les deux partenaires maintiennent les lèvres closes et qu'ils ne se cherchent pas, que les mains demeurent chastes et inoccupées, les corps ne se touchent point et que la femme soit vêtue d'une chemise de nuit à col roulé à « dispositions spéciales » (Prévost, 1906a : 13-14). La baronne prend congé du religieux en lui expliquant que, sans vouloir l'offenser, elle enverrait désormais sa petite-fille au confessionnal d'un jésuite, une de ses connaissances, car celui-ci était beaucoup plus indulgent envers les jeunes filles (Luengo, 2017 : 206-207). Ainsi, nous voyons comment ces femmes bourgeoises arrivent à établir avec certains religieux plus accommodants une sorte de complicité. Ils sont les seuls à pouvoir transmettre une certaine aura de permissivité pour que les femmes qui viennent à eux puissent agir en ayant la conscience tranquille même après avoir péché. En outre, ils sont exposés à toutes ces déviances morales parce que le péché à deux, entre ces prêtres et leurs paroissiennes, se manifeste comme une réalité.

2.2. La tentation des hommes de Dieu : la trahison des préceptes divins

Christine Petcoff affirme que la sexualité a toujours été un sujet tabou dans la religion chrétienne et c'est pour cela que l'Humanité a été condamnée (Petcoff, 1992 : 96, 232). Dans l'interprétation canonisée du discours biblique, Ève incarne le collectif féminin, qui, tenté par le serpent – représentation symbolique du phallus –, a conduit Adam vers les péchés du sexe et de l'érotisme. Même si l'idée de la femme comme symbole du mal est présente chez les prêtres et les curés des récits prévostiens, la tentation est toujours latente pour ces religieux, en les provoquant et en les mettant à l'épreuve à tout moment et en tout lieu (Bernos, 2007 : 112). L'un des endroits propices au conflit moral est le confessionnal, dans la tribune de l'église, lors des visites des paroissiennes, notamment des demoiselles bourgeoises.

Ce phénomène est particulièrement visible dans le roman *Le Scorpion* de Marcel Prévost dans lequel la belle Jeanne Béziat tente de séduire le jeune novice Jules Auradou dans l'église de Nicole. La jeune fille a reçu une éducation religieuse au couvent de Picpus de Bordeaux, bien que sa mère gère l'une des maisons closes de la région, la *Maison Verte*, et n'ignore donc en rien les arts de la conquête amoureuse (Prévost, 1910 : 26-28). Dans la relation d'amitié qui s'instaure entre Jules Auradou et Jeanne Béziat, le flirt est évident. Le désir réprimé par le religieux devient une torture de plus en plus manifeste, tandis que la jeune fille, encore blessée par le rejet du garçon, essaie de le provoquer à chaque instant. À la fin de ce jeu, un soir, elle s'étend dans l'herbe pour « se laisser faire », mais le dévot

réussit, au prix d'immenses efforts, à ne pas succomber à la tentation. Toutefois, malgré son rejet et des injures mutuelles, il continue à désirer son corps après s'en être allé (Prévost, 1910 : 34-35). Quelques années plus tard à Paris, le père jésuite Raymond Jayme, référence morale de Jules Auradou, sera à son tour attiré par Mlle Béziat, devenue alors prostituée de luxe. Le narrateur raconte qu'elle injecte en lui le poison de la luxure, qu'il n'avait jamais connu auparavant et qui trouble pour toujours la tiède harmonie du prêtre (Prévost, 1910 : 116-117, 120-122). À la fin du récit, Pierre Auradou, le frère de Jules, affirme que si Dieu a permis l'existence de femmes telles que Jeanne Béziat, c'est pour que les prêtres puissent démontrer leur fidélité envers les préceptes divins du Tout-Puissant (Prévost, 1910 : 118). Les propos de son frère donne du sens au supplice enduré par Jules Auradou pour devenir curé, même s'il cède finalement aux avances de la prostituée. L'auteur laisse d'ailleurs entendre que les femmes représentent donc la principale raison pour laquelle un grand nombre de séminaristes ne prononcent pas leurs vœux.

De même, Marcel Prévost, dans son conte « Robe Noire », inséré dans l'édition que la Modern-Bibliothèque a faite de *Le Domino Jaune*, aborde ce sujet de la tentation de l'homme religieux face aux charmes physiques d'une femme. Dans cette nouvelle, ce sera par le biais d'un prêtre nommé Chabert, qui est sur le point de succomber aux avances de Mariette, la jolie fille d'un garde forestier. Le religieux est épris de Mariette et ne peut pas éloigner de ses pensées l'image de la jeune fille. Désespéré, il prie Dieu de lui venir en aide, car il croit que « il vaut mieux n'être pas prêtre du tout que d'être un mauvais prêtre » (Prévost, 1911c : 104). Face à ses fervents doutes existentiels, le prêtre, suivant les conseils du Père supérieur, demande Mariette en mariage. Celle-ci refuse, précisément parce qu'il est curé. Mariette lui suggère toutefois de se voir en cachette, sans qu'il soit nécessaire de se marier, ni que Chabert abandonne ses habits, laissant entendre que les rapports sexuels entre eux n'était pas à exclure (Prévost, 1911c : 106). La proposition de la fille du garde forestier est très « maligne », car ce qu'elle propose au curé, finalement, c'est d'être infidèle à Dieu. Céder aux séductions des femmes ne devient pas seulement pour les hommes religieux un acte de trahison aux préceptes moraux chrétiens, mais aussi au système patrimonial de la société bourgeoise.

3. Les femmes bourgeoises à la recherche de la rédemption divine

3.1. Devenir religieuse : voie directe pour se détourner d'une vie de péché

La dévotion religieuse ressentie par les femmes prévostiennes est l'une des composantes les plus significatives à laquelle elles se réfèrent pour définir leur propre condition féminine, condition déterminée par le discours patriarcal¹⁷. Parmi les éléments qui contribuent le plus efficacement à ce que les femmes oublient qu'elles ne sont pas des sujets libres, il convient de souligner le dogme diffusé par l'Église catholique. Le catholicisme, érigé dans les récits de Marcel Prévost comme la voix de la conscience féminine, dicte aux femmes non seulement la manière de procéder dans le monde qui les entoure, mais aussi une façon de penser et de ressentir. Par conséquent, prononcer les vœux est la voie la plus fréquente pour la rédemption des péchés de ces femmes éprouvant un sentiment de culpabilité, surtout après avoir perdu leur virginité avant le mariage ou avoir été infidèles à leur mari.

Au dix-neuvième siècle, la virginité était la composante fondamentale pour que le mariage bourgeois puisse avoir lieu, condition connue même par les demi-vierges (Pierssens, 2012 : 131). Si la jeune fille n'était pas vierge, sa valeur diminuait toujours aux yeux des hommes de sa classe sociale, sauf si cet état était dû à un mariage précédent (Petcoff, 1992 : 189-190). Pour un grand nombre d'entre elles, l'une des solutions¹⁸ les plus courantes était de se faire religieuse. Ceci pour pouvoir échapper à la pression exercée par leurs parents et le cercle dans lequel elles développaient leurs activités. Sœur Louise-de-Marie, protagoniste de la narration épistolaire « Expiation », en est un exemple puisqu'elle entre dans les ordres après avoir perdu sa virginité avec M. de Valvert. Elle lui avoue que devenir moniale est la seule façon qu'elle voie d'expier son péché, même si « ce monsieur » lui propose de l'épouser (Prévost, 1906a : 49-52). Il en est de même pour Chonchette qui, après avoir découvert que l'homme avec qui elle a eu des relations sexuelles est son propre frère, décide d'entrer à l'internat religieux de Vernon en tant qu'institutrice (Prévost, 1905 : 124-125 ; Petcoff, 1992 : 80, 82). De son côté, son frère, Jean d'Escarpit, pour oublier le mal commis, s'engage dans l'armée, initiative équivalente à l'entrée au couvent des femmes.

Toutefois, le fait que certaines femmes décident de devenir religieuses ne garantit pas qu'elles gagnent en considération, ni que celles qui étaient déjà recluses, par vocation ou par rédemption, obtiennent aux préceptes de la morale chrétienne. Dans le conte « Mère Joachim », Marcel Prévost raconte l'histoire d'une prostituée nommée Suzanne Laurier qui, fuyant l'atmosphère de corruption du lupanar, décide de se tourner vers la maison de charité de Saint-François-Régis (Prévost, 1911a : 74-78 ; Luengo, 2017 : 208-209). Mais elle découvre que le vice que l'on y respire est encore pire que celui de la maison close. Elle y rencontre une jésuite nommée Mère Joachim qui non seulement abuse des enfants malades, mais garde en outre pour elle les dons destinés à la protection des indigents. Suite au refus de Jacques, l'ancien proxénète de Suzanne, de continuer à verser des dons, Mère Joachim décide de se

¹⁷ Marcel Prévost (1905 : 67) taxe les femmes qui se rendent régulièrement à la messe de « bonnes femmes ».

¹⁸ Le suicide est une autre option. Le récit épistolaire que Marcel Prévost intitule « La blague », où Mlle Cécile Coutard écrit une lettre à M. Louis de Listrac, l'informant qu'après avoir signé la lettre, elle allait mettre fin à ses jours en est un exemple. De Listrac, ayant usé de ruses et d'astuces pour séduire la jeune fille, avait réussi à la violer sur la table d'un cabaret, sans accorder aucune importance à cette agression, car c'était quelque chose de très courant pour cet homme (Prévost, 1908a : 49-52).

rendre au lupanar avec la jeune fille afin de le faire changer d'avis. Suzanne, qui l'accompagne, commence à pleurer la détérioration de son apparence physique en se voyant dans un miroir. À ce moment-là, Jacques arrive avec l'intention d'avoir des relations sexuelles avec Suzanne, puisqu'il avait conclu un accord avec la Mère Joaquim. La jeune fille n'est pas d'accord, mais il la viole. Sur le chemin du retour à la basilique de Saint-François-Régis, Mère Joachim demande à Suzanne d'arrêter de pleurer, lui expliquant que ce qu'elle faisait auparavant de son corps pour son propre bénéfice, elle venait de le faire pour les enfants dans le besoin. La religieuse, afin de gagner de l'argent pour satisfaire ses caprices, prostitue Suzanne qui se considère plus honnête et plus heureuse que lorsqu'elle était courtisane.

Marcel Prévost, une fois de plus, prouve que les limites imposées par la morale sont extrêmement variables. La frontière entre le bien y le mal est bien plus fine que l'on peut imaginer. Choisir de devenir religieuse, comme le font Chonchette, Loute ou Suzanne Laurier pour fuir l'inceste, la pédophilie ou la prostitution, est la solution qu'elles trouvent pour affronter le sentiment de culpabilité qui plane sur elles et assombrit leurs âmes et leurs existences. Rentrer dans les ordres est donc le remède qui rend la paix à leur esprit, mais pas toujours : notre auteur décrit des situations particulières dans le but d'avertir les jeunes filles bourgeoises du fait que, dans les couvents, elles peuvent côtoyer tout autant le bien que le mal. Ainsi, par exemple, il aborde le thème de l'homosexualité féminine. Dans les romans de Prévost, aucune femme ne considère l'homosexualité comme un péché, même s'il est vrai que la seule qui puisse donner un avis éclairé est Chonchette. Elle ne voit rien de mal dans sa relation avec Louise de Morland, au contraire, elle en garde un souvenir heureux qui motivera son choix de retourner à Vernon. D'autre part, Suzanne Laurier, qui se prostitue depuis de nombreuses années, a eu beaucoup d'expériences lesbiennes dans la maison close. Toutefois, elle ne s'attend pas à en vivre dans la maison de charité de Saint-François-Régis. Si l'homosexualité féminine est une pratique condamnée par la société bien-pensante, elle ne l'est point pour ces femmes qui s'y adonnent et la considèrent comme la manifestation d'un amour libre et comme un moyen de définir elles-mêmes leur propre sexualité.

3.2. L'esprit chrétien des prostituées : la morale dans le péché

De la même façon que l'on peut trouver des demi-mondaines et des artistes de cabaret « décentes », certaines prostituées sont décrites par Prévost comme ayant un sens moral. Dans une société corrompue, où la morale est au service des apparences, les transgressions féminines « officialisées » ne sont un secret pour personne et sont considérées de manière beaucoup plus laxiste que ce que l'on peut imaginer. En ce sens, Marcel Prévost octroie une morale beaucoup plus ferme aux mères de famille qu'aux femmes bourgeoises, qui se laissent facilement séduire par le vice. Il leur attribue en outre la vertu, censée être innée chez les femmes issues de son propre cercle social. Cette stratégie permet à l'écrivain parisien d'accentuer les contradictions de comportements des femmes bourgeoises. Il juge plus sévèrement les femmes de son entourage pour rendre les prostituées plus dignes, en leur attribuant une honorabilité hors du commun.

Prévost souhaite faire prendre conscience aux jeunes filles de bonne famille que leurs agissements peuvent être bien pires que ceux des femmes qui vendent leurs corps pour survivre. Les prostituées ne doivent donc pas être condamnées. On trouve plusieurs exemples dans les contes et les romans que l'écrivain parisien publie tout au long de sa vie. Ainsi, dans le conte « La Médaille », les prostituées ne sont pas présentées seulement comme des femmes reconnaissantes envers leurs clients¹⁹ ou des amies fidèles pour leurs collègues²⁰, mais aussi comme de bonnes mères. C'est le cas de la vieille femme de ménage Catherine Rabourdin qui, après avoir passé ses années de jeunesse à se prostituer dans un lupanar d'Issoudum, continue à y exercer en tant que servante. À la mort de la patronne, la vieille dame s'occupe du fils orphelin, faisant en sorte qu'il puisse étudier et devienne « quelqu'un de bien ». On constate ce fait lorsqu'un matin elle accueille un client passager, le Vicomte Labrit, fonctionnaire du Ministère du Commerce et de l'Industrie, qui lui demande son porte-documents oublié la veille dans une chambre. À la grande surprise du jeune homme, la servante le lui rend sans rien réclamer en retour. Cependant, comme il insiste, elle lui demande finalement d'accorder une bourse d'études au jeune orphelin. Labrit ne pourra pas satisfaire cette requête, mais il fera remettre à la vieille femme la Médaille de Vermeil, décernée aux citoyens français dont l'ancienneté dans leur travail est attestée. Avec ce conte, Marcel Prévost manifeste que pour leur noble comportement certaines prostituées devraient être récompensées par la République.

La bonté des prostituées est aussi mise en avant dans d'autres passages de l'œuvre de Marcel Prévost. Nous pouvons le constater dans le conte « Zabeau », lorsque le personnage éponyme fera tout son possible pour sauver la vie de sa fille Lili malade (Prévost, 1911c : 95). C'est aussi le cas dans le roman *Le Scorpion*, où les courtisanes de la maison de Madame Lassoujada prennent soin de Jules Auradou, fiévreux et affaibli par son amour pour Jeanne Béziat, une prostituée de luxe (Prévost, 1910 : 124). Ou encore de celles qui consolent Henri Nodier suite à la mort de sa mère, dans *Cousine Laura*. Par ailleurs, dans ce récit, la prostitution apparaît comme le soin idéal pour guérir tous les maux et l'amour facile du quartier Latin permet à cet homme de noyer son chagrin et de reprendre sa vie en

¹⁹ Dans la maison close d'Issoudum, les prostituées doivent tout particulièrement soigner leurs interventions auprès des clients qui ont été généreux avec elles et ce d'autant plus s'ils avaient bu du champagne (Prévost, 1916 : 89).

²⁰ En témoigne l'attitude d'une prostituée qui, face à la situation difficile que traverse sa collègue Zabeau, l'encourage à aller de l'avant pour le bien de ses filles (Prévost, 1911c : 96).

main (Prévost, 1906b : 54). Toutefois, malgré la charité dont font preuve les prostituées dans les récits de Prévost, la plupart des personnages masculins continuent à réprouver leur comportement.

En effet, nous pouvons constater que certains hommes ne montrent aucun lien d'empathie envers les femmes. Bien au contraire, ils préfèrent les juger sans penser au malheur qui les frappe. Frédéric de Périgny en est sûrement l'exemple plus significatif. Dans *La Confession d'un amant*, se promenant dans le quartier Latin de Paris, il décrit les prostituées comme de « véritables monstres sans morale », qui, de par leur comportement, portent atteinte au genre féminin (Prévost, 1907b : 40). De la même façon, dans *Cousine Laura*, Henri Nodier met en relief le manque de pureté des prostituées tout au long de l'histoire, en les comparant à sa propre grand-mère et sa propre tante, Mme de Lacaze et Mlle Sidonie, qu'il décrit comme deux saintes immaculées. Les prostituées sont dépourvues de cette pureté, mais elles ne peuvent en aucun cas être qualifiées de « monstres », car elles ont un sens indéniable de l'humain, sens qui, selon Marcel Prévost, manque à de nombreuses femmes. L'écrivain parisien cherche à prouver ce fait dans le but de questionner la viabilité du modèle de parfaite femme bourgeoise, fidèle aux préceptes patrimoniaux et chrétiens de la société d'alors.

Conclusion

En opposition aux courants du libéralisme et du rationalisme issus de l'époque des Lumières, dont les fondements théoriques se sont incrustés dans l'imaginaire collectif après la Révolution française, un processus de renouvellement de la foi traditionnelle s'est mis en place tout au long du dix-neuvième siècle. La plupart des religieux faisaient partie des élites sociales, donc, le pouvoir de la bourgeoisie se perméabilisait dans l'Église en créant une dépendance mutuelle entre ces deux interrègnes où les intérêts économiques prévalaient toujours sur la foi chrétienne (Muller, 2017 : 27, 101). Les femmes ont occupé une position importante dans le monde catholique de la France, puisqu'elles sont devenues la clé la plus significative pour assurer les doctrines fixées par le discours patrimonial. Il fallait assurer les legs du patrimoine, rester marié avec une femme fidèle qui ne trompait jamais son mari ce qui mettrait ainsi en doute la paternité de sa descendance. Cependant, elles ont su réinterpréter ces consignes de conduite à leur guise pour être libres de toute sorte d'imposition de la volonté d'autrui ou des préceptes qui conditionnaient leur façon de vivre le sexe et l'amour.

La transgression de la dévotion chrétienne qui apparaît dans l'œuvre prévostienne, comme le montrent les cas relatés dans la présente étude, est toujours focalisée sur la gent féminine. Au-delà de la fiction littéraire, les femmes bourgeoises que dépeint Marcel Prévost dans ses écrits ne sont guère éloignées de celles appartenant au cercle d'action sociale du romancier et dramaturge parisien. Bien qu'aucune comparaison ne soit jamais établie avec des personnes réelles, ses protagonistes féminins ont été créés à partir d'une observation attentive de soirées en société. Lors de ces réunions, Prévost participe aux conversations, écoute les réflexions des dames et étudie leurs faits et gestes en essayant de comprendre leurs désirs. Il met tout en œuvre pour découvrir la matière qui forme leurs esprits. Le lendemain, pendant les premières heures de la journée, il couche alors sur le papier toutes ses pensées et dote ainsi ses fictions littéraires de plus d'authenticité.

C'est précisément dans cet exercice d'écriture ontologique que l'écrivain parisien constate la nécessité de faire connaître le comportement de ces femmes. Jeunes filles et dames bourgeoises « jouent leur rôle » sur une scène qui leur est familière, mais où elles sont toujours corsetées, au sens propre comme au figuré. Toutefois, ces demoiselles ont leurs stratégies pour transgresser la norme ou la modeler à leur guise dans ces lieux où l'on attend d'elles une performance irréprochable. Ainsi, dans les églises, ou tout autre lieu religieux, les infractions morales sont fréquentes et les femmes peuvent souvent y trouver un brin de liberté.

D'un autre côté, parmi ces portraits féminins, nombreuses furent les dames qui se sont reconnues dans les romans de l'écrivain français. Les critiques littéraires, défenseurs d'une certaine littérature conservatrice, ont également reconnu le comportement de ces dames dans les écrits de Marcel Prévost, et n'ont donc pas tardé à le dénoncer. À ce sujet, *Les demi-vierges* fut le roman le plus controversé : il a été l'objet de sévères critiques dues à l'érotisme et au caractère cru des réflexions qu'il contient. Mais, c'est surtout parce qu'il révèle au monde « les secrets de la bourgeoisie » (Bertaut, 1904 : 22 ; Vélazquez, 2004 : 219, 221). Ces dames de haut rang, issues des familles les plus aisées de la capitale française, sont en effet considérées comme des modèles de conduite et des archétypes de féminité. C'est pourquoi, non seulement leurs agissements ne peuvent en aucun cas être remis en question, mais il n'est pas non plus envisageable de leur imputer des comportements qui peuvent entacher leur réputation, même s'ils ont vraiment existé.

Les femmes s'accommodent de la dévotion chrétienne pour en tirer parti, surtout lorsqu'il s'agit de sexualité puisqu'elles n'hésitent pas à séduire des prêtres, des compagnes d'internat ou à tourner le dévouement chrétien à leur avantage. Par ce comportement, elles cherchent à obtenir plus de plaisir, même si cela suppose de s'éloigner de l'entéléchie créée par leur classe sociale. Marcel Prévost dénonce les conduites de ces demoiselles, mais il ne le fait pas pour les censurer. Il cherche, en réalité, à « régénérer » ces femmes afin de leur faire prendre conscience que ces désirs sont tout à fait naturels. L'édification promue dans ses romans passe souvent pour contraire au sentiment religieux en vigueur à l'époque. De surcroît, Florence Rochefort (2003 : 348) soutient que l'objectif poursuivi par Prévost dans son œuvre pédagogique est bel et bien de renier le cercle social bourgeois en inculquant aux jeunes filles une sage instruction.

Ce désir de « régénération morale », Marcel Prévost souhaite l'étendre à toute la littérature française, en créant le *roman romanesque*. Un genre littéraire qui réunit la perspective biographique de ses mémoires, généralement écrites à la première personne, et la simplicité des histoires d'amour. Les récits de ce genre sont censés remettre en cause les principes selon lesquels les femmes bourgeoises doivent se conduire. À cet égard, l'écrivain parisien remarque que les femmes qu'il dépeint dans ses romans n'ont rien à voir avec les *oies blanches* d'Eugène Labiche (1815-1888), ni les femmes frivoles et hystériques de Paul Bourget (1852-1935) ou de Guy de Maupassant (1850-1893), qui ne sont rien d'autre que des « bibelots fragiles » dépourvus de toute vie intérieure (Prévost, 1908b : 21). Ce qu'il décrit, lui, ce sont des femmes qui appartiennent à une nouvelle génération moins assujettie. Un archétype féminin conçu pour faire face à ce nouveau siècle où la modernité exige d'elles de nouvelles formes de comportement en accord avec l'avènement progressif de leur liberté. Pour Marcel Prévost, la dévotion chrétienne doit être une alternative et non une obligation, et se manifester dans le respect des croyances de chacune de ces dames. En dénonçant le fait que les femmes aillent à l'église pour laver leurs péchés dans le seul but de pouvoir récidiver, comme des Aphrodites modernes, il cherche à augurer l'avènement d'une nouvelle femme libre.

Références bibliographiques

- Angenot, M., (1983) « Des Romans pour les femmes : un secteur du discours social en 1889 » in *Études littéraires* [En ligne]. Vol. 16, n° 3, disponible sur : [<https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/1983-v16-n3-etudlitt2223/500619ar.pdf>] [Dernier accès 15 février 2022]. DOI : <https://doi.org/10.7202/500619ar>
- Baring, A. & J. Cashford, (2005) *El mito de la diosa. Evolución de una imagen*. Madrid, Siruela, 1991.
- Bernos, M., (2007) *Les sacrements dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles. Pastoral et vécu des fidèles*. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.pup.7329> [Dernier accès 15 février 2022].
- Bertaut, J., (1904) *Marcel Prévost*. Paris, Bibliothèque Internationale d'édition.
- Christiansen, H., (2015) « (Sick) Love and the Older Woman in Marcel Prévost's *L'Automne d'une femme* » in *Romance Quarterly* [En ligne]. Vol. 62, n° 1, pp. 38-49. DOI : <https://doi.org/10.1080/08831157.2015.970114> [Dernier accès 15 février 2022].
- Christiansen, H., (2017) « Secret Keeping as Female Empowerment in Marcel Prévost's *Le jardin secret* » in *Rocky Mountain Modern Language Association*. Vol. 71, n° 1, pp. 22-40.
- Corbin, A., (1998) *Le temps, le désir et l'horreur. Essais sur le dix-neuvième siècle*. Paris, Flammarion.
- Emery, Dr., (1907) « Discussion. À propos du rapport de M. Isch-Wall sur l'Éducation morale au point de vue sexuel » in *Bulletin de la Société Française de Prophylaxie Sanitaire et Morale*. Vol. 6.
- Gille, P., (1893) *La Bataille Littéraire*. Paris, Victor-Havard, 1889.
- Luengo López, J., (2017) *Marcel Prévost y la burguesía femenina en la Modern-bibliothèque de Arthème Fayard. Moral y erotismo de un académico de fin de siglo*. Thèse de doctorat. Bilbao, Universidad del País Vasco – Euskal Herriko Unibertsitatea.
- Luengo López, J., (2022) « Morfología y significado de la cama en Marcel Prévost. Del lecho conyugal al camastro del adulterio » in *Signa: Revista de la Asociación Española de Semiótica* [En ligne]. Vol. 31, pp. 515-536. DOI : <https://doi.org/10.5944/signa.vol31.2022.29411>
- Muller, C., (2019) *Au plus près des âmes et des corps : une histoire intime des catholiques au 19^e siècle*. Paris, Presse Universitaires de France.
- Petcoff, C., (1992) *Le féminisme de Marcel Prévost ou l'art de la mystification* [En ligne]. Thèse de doctorat, McGill University (Montreal), disponible sur : https://escholarship.mcgill.ca/concern/file_sets/bc386m01j?locale=en [Dernier accès le 23 novembre 2022].
- Pierrssens, M., (2012) « Flirting with the young lady: Albéric Cahuet's *Au jardin des vierges* (In the Garden of Maidens) » in *South Central Review* [En ligne]. Vol. 29, n° 3, pp. 123-140. DOI : <https://dx.doi.org/10.2307/41679412> [Dernier accès 15 février 2022].
- Prévost, M., (1905) *Chonchette*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1888.
- Prévost, M., (1906a) *Lettres de femmes*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1892.
- Prévost, M., (1906b) *Cousine Laura. Mœurs du théâtre*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1892.
- Prévost, M., (1906c) *L'automne d'une femme*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1893.
- Prévost, M., (1906d) *Le jardin secret*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1897.
- Prévost, M., (1907a) *Mademoiselle Jaufre*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1889.
- Prévost, M., (1907b) *La confession d'un amant*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1891.
- Prévost, M., (1907c) *Les demi-Vierges*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1894.
- Prévost, M., (1907d) *L'heureux ménage*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1901.
- Prévost, M., (1908a) *Nouvelles lettres de femmes*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1894.
- Prévost, M., (1908b) *Lettres à Françoise*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1902.
- Prévost, M., (1910) *Le scorpion*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1887.
- Prévost, M., (1911a) « Mère Joachim » in *Le Domino jaune*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1901, pp. 74-78.
- Prévost, M., (1911b) « Zabeau » in *Le Domino jaune*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1901, pp. 95-97.
- Prévost, M., (1911c) « Robe Noire » in *Le Domino jaune*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1901, pp. 103-107.
- Prévost, M., (1916) « La médaille » in *L'adjudant Benoît*. Paris, Arthème Fayard. Coll. Modern-Bibliothèque, 1901, pp. 85-90
- Rageot, G., (1904) « Le roman de la morale. Marcel Prévost. À propos de *La Princesse d'Erminge* » in *La Renaissance Latine*. Vol. 4, pp. 358-366.
- Rochefort, F., (2003) « Assignations de genres dans *Lettres à Françoise* de Marcel Prévost » in Boustani, C. (dir.), *Aux frontières des deux genres. En hommage à Andrée Chédid*. Bruxelles, Karthala, pp. 343-356.
- Velázquez Ezquerro, J. I., (2004) « *Les demi-vierges*, de Prévost: tres apuntes de análisis » in Ozaeta, M^a R., Popa-Liseanu, D. & A. Yllera (dirs.), *Palabras y recuerdos. Homenaje a Rosa María Calvet Lora*. Madrid, UNED. Departamento de Filología Francesa, pp. 219-225.